

ÉGYPTE
monde arabe

Égypte/Monde arabe

18-19 | 1994
L'éducation en Égypte

Note sur la diffusion de l'instruction scolaire d'après les recensements égyptiens

Philippe Fargues



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/92>
DOI : 10.4000/ema.92
ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 1994
Pagination : 115-134
ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Philippe Fargues, « Note sur la diffusion de l'instruction scolaire d'après les recensements égyptiens », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, L'éducation en Égypte, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/92> ; DOI : 10.4000/ema.92

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Note sur la diffusion de l'instruction scolaire d'après les recensements égyptiens

Philippe Fargues

- 1 Désormais familière dans le paysage comme dans l'expérience ordinaire des personnes, l'école était pratiquement absente de l'un et de l'autre au siècle dernier. Sa diffusion, au cours des cent dernières années, aura obéi à quelques lois simples qui en ont déterminé la forme : 1°) l'instruction scolaire n'est dispensée qu'aux enfants, à des âges relativement bien délimités pour une classe donnée ; 2°) le niveau atteint au sortir de l'école demeure au-delà de l'âge auquel il a été atteint, si bien qu'il devient l'une des rares caractéristiques permanentes de l'individu, au même titre, presque, que la couleur des yeux ou la date de naissance. Des propositions 1 et 2 il découle que, dès qu'une génération a dépassé l'âge de la scolarisation, elle peut être caractérisée par le niveau d'instruction des individus qui la composent, en termes de moyenne et de distribution, jusqu'à son extinction. Dans une période de changement, lorsque les différentes générations qui coexistent à un moment donné du temps n'ont pas connu les mêmes chances d'y accéder, l'école introduit donc une différenciation verticale dans la population. 3°) L'école est un produit social inégalement distribué, l'accès y est modulé par toutes sortes de normes distinctives : le sexe, la catégorie socio-économique, le lieu de résidence, etc. Ce faisant, elle crée, renforce ou atténue, selon les cas, des différenciations horizontales entre sous-groupes de la population.
- 2 Le discours nationaliste, ou républicain, insiste généralement sur la fonction homogénéisante de l'école : parce qu'elle socialise en commun une même classe d'âge et parce qu'elle élève avec constance le niveau moyen des connaissances, elle tient un rôle central dans la fabrication de citoyens égaux. Après avoir passé en revue cette élévation du niveau moyen, je m'attacherai à dégager son corollaire à la fois plus méconnu et contraire : l'hétérogénéité que l'extension de l'appareil scolaire, du fait qu'elle combine progressivité et sélectivité, a introduite entre sous-ensembles constitutifs de la société. La

sociologie a depuis longtemps repéré, puis abondamment traité, le rôle tenu par l'école dans la reproduction des classes sociales. En revanche, sa fonction de différenciation entre des groupes plus élémentaires de la société a été, soit moins traitée (hiérarchie des sexes), soit totalement négligée (hiérarchie des classes d'âges).

- 3 Ce sont ces hiérarchies élémentaires que la présente note se propose d'examiner. Les recensements de la population en fournissent une longue série temporelle. L'Etat égyptien a en effet reconnu très tôt l'importance de l'éducation scolaire et, dès le second recensement (1897), la population fut répartie entre analphabètes et personnes sachant lire et écrire. A partir du recensement de 1927, cette information fut croisée avec l'âge, ce qui permet de suivre la diffusion de l'alphabétisation dans les générations. Il faut cependant attendre le recensement de 1947 pour que soit relevé le détail des niveaux d'éducation (alphabétisation, primaire, intermédiaire, secondaire, supérieur) fournissant un premier tableau rétrospectif de la diffusion des différents cycles scolaires¹. L'information s'arrête avec le dernier recensement, celui de 1986 : les dernières générations que l'on peut suivre grâce à cette source, celles qui ont dépassé l'âge de l'école, sont déjà relativement anciennes : 1972-76 pour l'entrée dans le primaire (10-14 ans en 1986), 1962-1966 pour la sortie du secondaire (20-24 ans) et 1957-61 pour le supérieur (25-29 ans).

La progression continue du savoir moyen

- 4 En Égypte, comme dans beaucoup d'autres pays, on entend fréquemment des personnes vieillissantes, appartenant à l'élite intellectuelle, déplorer la mauvaise éducation des héritiers qu'elles laissent à la nation. Elles désignent dans une même plainte l'érosion de la qualité de l'enseignement et le poids grandissant des masses ignorantes, alimenté sans relâche par l'explosion démographique. Si l'on ne dispose pas des éléments nécessaires pour juger du bien-fondé du premier grief², le second mérite quelque attention, en raison de la relation dynamique qu'entretiennent dimension de la famille et instruction de ses membres. L'instruction est en effet une instance centrale à la fois de la reproduction sociale et de la reproduction démographique. De la reproduction sociale car, s'agissant d'un puissant filtre de distinction de l'élite, les parents les plus instruits tendent à produire les enfants les plus instruits. De la reproduction démographique car, depuis que sont apparus les premiers comportements malthusiens, les femmes tendent à procréer d'autant moins d'enfants qu'elles sont plus instruites, ce qui spécialise les couches les moins instruites de la population dans la production des familles les plus nombreuses.
- 5 Des deux propositions ci-dessus devrait découler, toutes choses égales par ailleurs, une reproduction plus rapide des catégories les moins instruites de la population, c'est-à-dire une diminution du niveau moyen d'éducation de celle-ci, prise dans son ensemble. C'est cependant tout le contraire que l'on observe. Quel que soit le niveau scolaire considéré, du simple accès à la lecture et à l'écriture jusqu'à la sortie de l'université, diplôme en poche, l'instruction scolaire n'a cessé de gagner du terrain tout au long du siècle (figures 1, 2 et 3). Il en est résulté une élévation remarquablement continue du niveau moyen d'éducation de la population égyptienne, des générations 1880 jusqu'aux générations 1970 (figure 4) : les premières avaient été scolarisées en moyenne durant 0,9 ans (hommes) ou moins de 0,1 (femmes), les secondes durant 5,8 et 4,0 ans respectivement.

6 Lorsque l'on considère les générations qui se relaient les unes les autres, la résorption de l'analphabétisme apparaît désormais en voie d'achèvement ; dans les générations nées au début des années 70, 90 % des hommes et 80 % des femmes savent au moins lire et écrire. Affirmer la fin prochaine de l'illettrisme semble, à première vue, contredire le constat que cet illettrisme persistera à coup sûr durant les décennies à venir, comme le rappelle un autre article dans le présent numéro de cette revue (N. Fergany). Il s'agit en fait de deux manières différentes d'observer le même phénomène : dans le premier cas, ce sont des générations que l'on compare entre elles et dans le second, la population totale à deux dates successives. A chaque moment du temps, une centaine de générations se superposent les unes aux autres pour constituer la population totale. Au cours d'une longue période de diffusion de l'instruction scolaire, comme ce fut le cas de l'Égypte au cours de ce siècle, les générations qui, dans leur jeunesse, n'avaient pas eu accès à l'école survivent encore en partie au moment où apparaissent les jeunes générations scolarisées en grande majorité. Il s'ensuit qu'un indice comme le taux d'analphabétisme de la population totale (10 ans et plus) est d'une grande inertie car il conserve la mémoire d'un siècle entier (le temps d'extinction d'une génération) : à partir du moment où tous les enfants iront à l'école, il faudra attendre la mort du dernier analphabète pour que le phénomène soit totalement résorbé³. Les indices générationnels ne reflètent en revanche que les conditions de l'heure et sont donc sensibles aux progrès de la scolarisation, comme ils pourraient l'être à son éventuelle régression. En matière d'éducation, considérer la population totale revient en fait à parier du passé. Pour parler du présent, il faut en isoler les jeunes générations et, si l'on veut en outre prendre la mesure du chemin accompli, il faut les comparer à celles qui les ont précédées. C'est cette démarche que proposent les graphiques commentés ci-dessous.

Fig. 1 : Proportion de non analphabètes par sexe et par génération

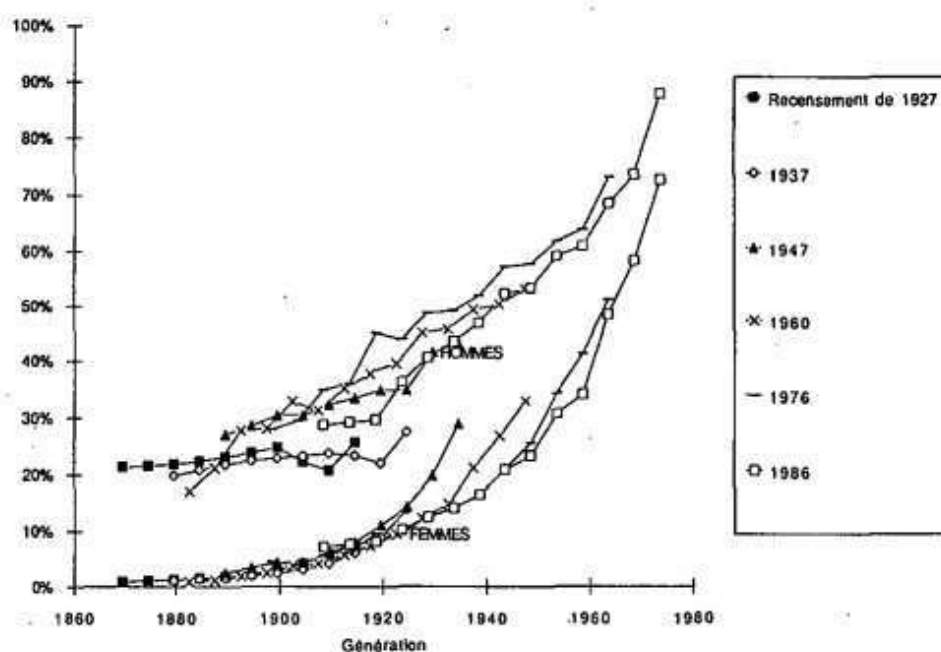
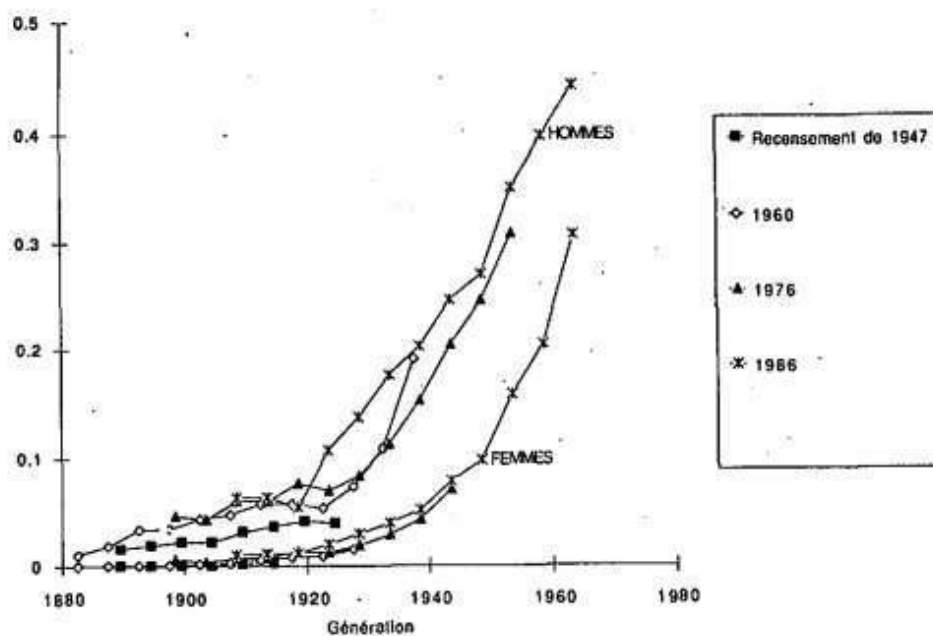


Fig. 2 : Proportion de personnes ayant suivi une scolarité secondaire par génération



Source : recensements de 1947 à 1986

Fig. 3 : Proportion de personnes ayant accédé à l'enseignement supérieur, par sexe et par génération

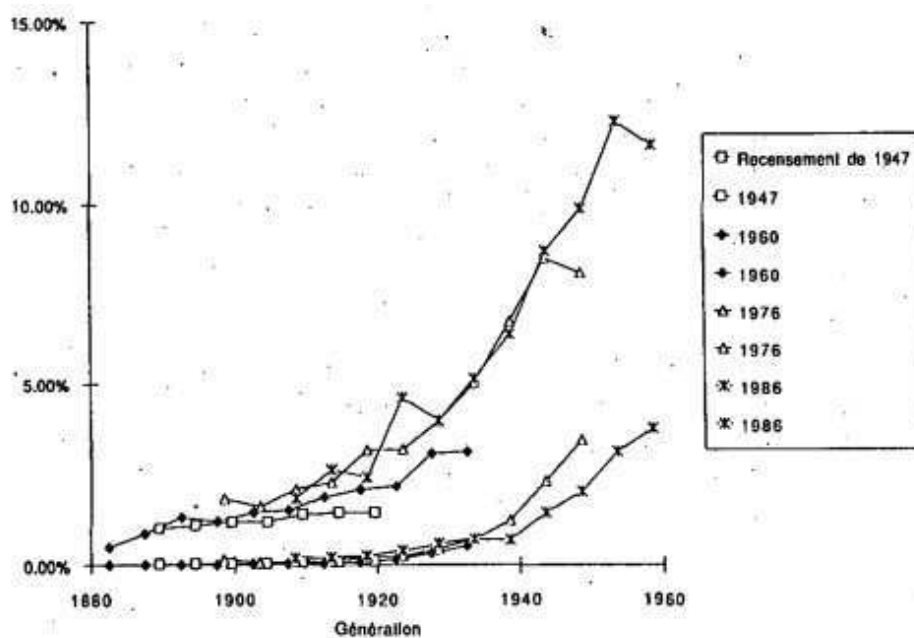
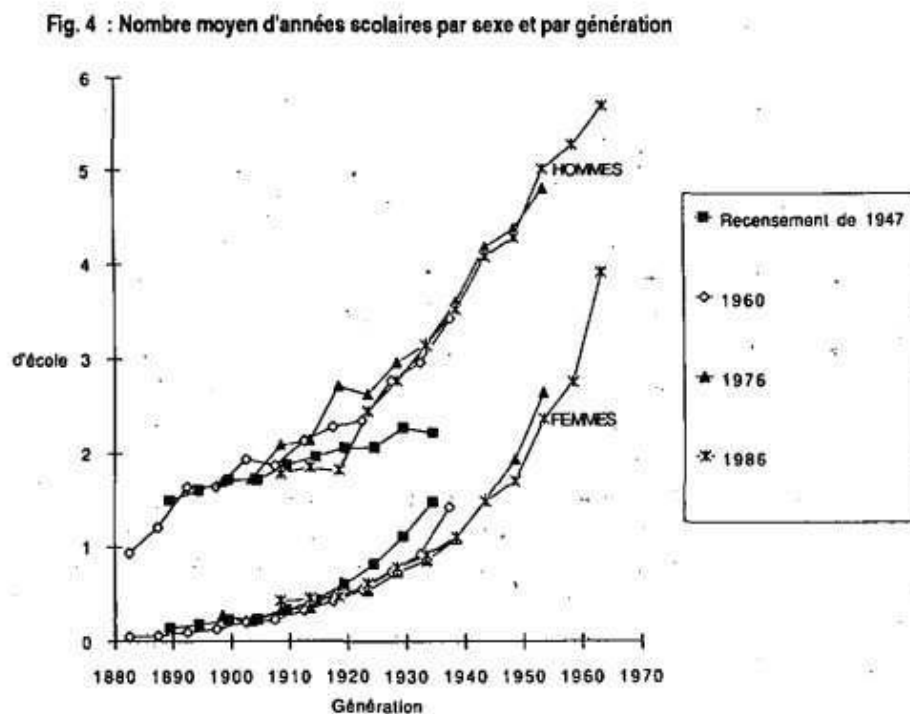


Fig. 4 : Nombre moyen d'années scolaires par sexe et par génération



Source : recensements de 1947 à 1986

- 7 La succession des recensements restitue dans sa quasi-intégralité le processus d'alphabétisation, qui aura duré plus d'un siècle (figure 1). Dès les générations nées vers 1870, et probablement depuis longtemps déjà⁴, un homme sur cinq était sorti de l'analphabétisme. Cette précocité de l'instruction masculine distingue sans doute l'Égypte du reste du monde arabe, Liban exclu. Jusqu'aux générations 1920, parmi lesquelles un quart à un tiers des hommes, selon les recensements⁵, ont été scolarisés, la progression est demeurée lente, puis elle s'est accélérée régulièrement jusqu'à nos jours. Les femmes connurent une histoire semblable, mais avec un long décalage temporel, dont le rattrapage aura été aussi tardif que rapide. Celles qui étaient nées avant 1900 demeurèrent analphabètes à 98 %. Il fallut attendre les générations 1940-1950 pour que les femmes atteignent le taux d'alphabétisation des hommes nés avant 1870, soit 20 %. A la chute de la monarchie, elles avaient donc pris quatre-vingts ans de retard sur les hommes. Vingt ans plus tard, naissaient des générations féminines qui seraient alphabétisées à 75 % : elles n'avaient plus que cinq à dix ans de retard sur les hommes. L'extrapolation des courbes de la figure 1 pourrait faire converger les deux sexes au voisinage de 100 % avant la fin du siècle.
- 8 L'enseignement post-primaire (figure 2) ne revêt pas encore le caractère massif de l'alphabétisation, mais le schéma de sa diffusion ressemble en tous points au précédent, quoiqu'il soit plus tardif. Réservé à une ultra-minorité, exclusivement masculine, jusqu'au début de ce siècle, il ne s'étendit à plus de 5 % des enfants qu'à partir des générations 1920 chez les garçons et 1950 chez les filles. Il se propagea alors rapidement et le rattrapage des garçons par les filles se fit moins attendre. Dans les générations nées au début des années 60, près d'un homme sur deux et une femme sur trois ont suivi une

scolarité secondaire. La pente très raide des courbes laisse imaginer qu'une forte progression se poursuit aujourd'hui. L'université, enfin, est évidemment plus sélective. Cependant, sa diffusion dans la population fut contemporaine de celle de l'enseignement secondaire en respectant, à un facteur d'échelle près, un schéma voisin.

- 9 Le long décalage temporel entre la progression des cycles primaire et secondaire et la quasi-simultanéité du développement des enseignements secondaire et supérieur, ont entraîné des histoires scolaires fortement marquées par la génération. Au début du siècle, l'école primaire ne donnait pratiquement aucune chance d'accéder à l'enseignement secondaire⁶, 10 % pour les garçons comme pour les filles nés avant 1900. C'est aujourd'hui l'inverse : dès les générations 1960, près de 70 % des élèves du primaire, sans distinction de sexe, avaient poursuivi leur scolarité au-delà (figure 5). En revanche, au sortir de l'école secondaire, l'université demeure un barrage : tout au long du siècle, la probabilité d'y entrer a oscillé entre 30 et 45 % pour les hommes, mais elle s'est sensiblement élevée chez les femmes, passant de moins de 10 à plus de 20 % (figure 6). Il faut attendre les générations 1920-30, en âge d'entrer à l'université à l'avènement du régime nassérien, pour que se conçoive sur une échelle significative l'éducation universitaire de la femme. Ce sont ces mêmes générations qui inaugurent un nouveau modèle familial, avec notamment le mariage plus tardif des femmes et la baisse subséquente de leur fécondité.
- 10 Tous les processus décrits ci-dessus sont d'une parfaite régularité : hormis quelques fluctuations vraisemblablement imputables à la qualité des données de recensement, les courbes de la progression séculaire de l'instruction ne présentent aucune rupture de tendance. Le phénomène paraît ainsi échapper largement à toute périodisation par l'histoire politique ou économique. Ces chiffres expriment une forte continuité administrative au-delà des discontinuités politiques et des caprices de l'économie. L'instruction est en effet dispensée par un appareil éducatif d'Etat, dont le déploiement crée un maillage de plus en plus serré au sein de la société. Cet appareil institue graduellement, d'une part, une nouvelle mentalité, en inscrivant l'école au nombre des requêtes fondamentales des personnes et, d'autre part, une structure pérenne pour répondre à ces requêtes : un réseau d'écoles en dur et de personnels enseignants sans cesse auto-reproduits. La combinaison d'une demande et d'une offre qui se déterminent l'une l'autre donne au développement de l'école une formidable inertie.

Nouvelles hiérarchies des sexes et des classes d'âge

- 11 Autrefois, l'éducation scolaire était réservée sans partage, aux garçons, si bien qu'elle produisait une élite presque entièrement masculine. L'exclusion des filles commençait dès l'apprentissage de l'écriture : dans les générations nées avant 1900, la population sortie de l'analphabétisme comptait plus de 10 hommes pour une femme. Avec une grande régularité, le rapport des sexes s'est lentement normalisé tout au long du siècle, pour la simple raison que dans les jeunes générations, presque tous les enfants ont fait un passage, même bref, par les bancs de l'école (figure 7). Parmi la population qui a suivi une scolarité intermédiaire ou secondaire et surtout parmi celle qui a fréquenté l'université, le rapport des sexes est plus déséquilibré, en particulier dans les générations nées durant la première moitié du xx^e siècle. Si le monopole masculin dura plus longtemps aux échelons supérieurs du système scolaire, sa résorption n'en fut que plus abrupte. Par leur décroissance séculaire, les courbes de masculinité de la population instruite donnent

toutes la même image rassurante d'un progrès continu vers l'égalité des sexes. Cette image est cependant trompeuse.

Fig. 5 Taux de passage du primaire au secondaire

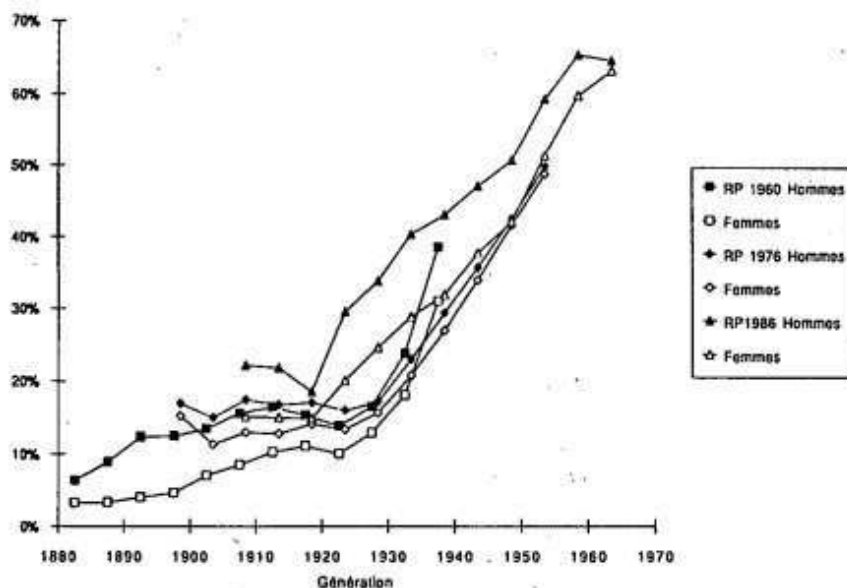
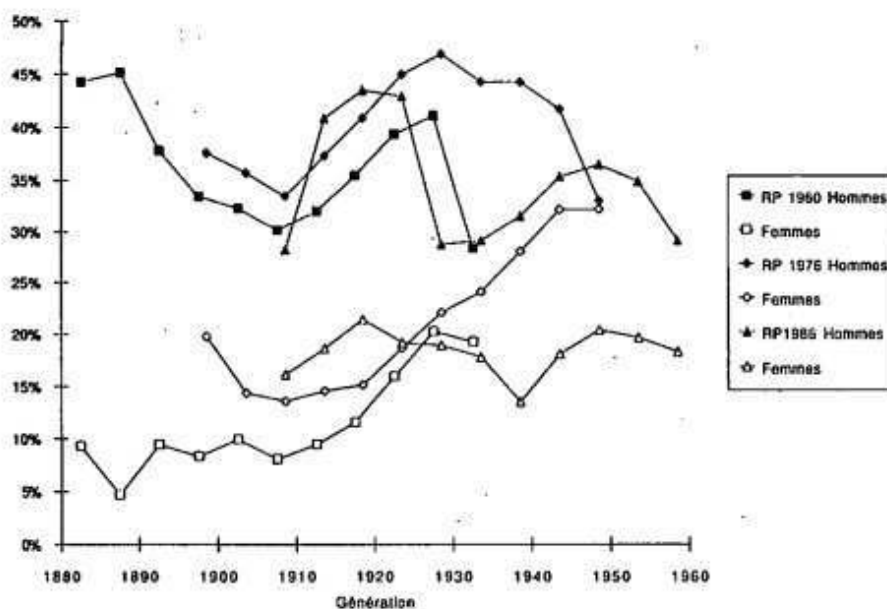


Fig. 6 : Taux de passage du secondaire au supérieur



12 Au cours d'une étape initiale, les élèves formaient certes une population essentiellement masculine, mais dans leur immense majorité les garçons, à l'égal des filles, ne devenaient jamais élèves : parce que presque tous les enfants en étaient exclus, l'école n'introduisait ainsi pas d'inégalité entre les sexes dans la masse de la population, mais uniquement dans la frange privilégiée qui, aux premiers temps de l'institution de l'école, n'y envoya que ses

garçons. C'était une égalité par le bas. Au fur et à mesure que l'appareil éducatif se déploya, il se banalisa pour les garçons avant de s'étendre aux filles. L'institution de l'école moderne, prenant appui sur un modèle patriarcal dominant, renforça ainsi singulièrement la hiérarchie traditionnelle des sexes. C'est ce que révèle l'examen des écarts entre sexes dans l'accès aux différents niveaux du système scolaire (figure 8). A quelque niveau que ce soit, l'écart s'est creusé tout au long de la première moitié du siècle. Les générations les plus inégalitaires devant l'enseignement primaire sont nées dans les années 40, devant l'enseignement secondaire dans les années 50 et devant l'université dans les années 60. Un retour à l'égalité, cette fois par le haut (la grande majorité des enfants ayant accès au système) est en voie d'achèvement dans le cycle primaire, nettement engagé dans le secondaire, mais tout juste perceptible dans le supérieur. Ce mouvement de balancier entre deux équilibres, l'un dominé par l'« ignorance » et l'autre par le « savoir », appelle trois remarques ;

- 13 1) L'inégalité des sexes la plus élémentaire, devant la lecture et l'écriture, aura vraisemblablement descendu tous les échelons de la hiérarchie sociale : partie des classes privilégiées, elle se réfugie désormais dans les catégories défavorisées (les seules parmi lesquelles subsiste un analphabétisme résiduel des jeunes) après avoir, le temps d'une génération, touché la masse de la population.
- 14 2) Au fur et à mesure que les femmes accédaient à l'instruction, les hommes rehaussaient le niveau auquel ils détenaient encore, sinon un monopole, du moins une position dominante. En termes d'éducation moyenne (figure 9), l'égalité est donc encore loin d'être acquise.
- 15 3) L'inégalité d'instruction entre les sexes est passée par un maximum dans les générations nées entre 1940 et 1960, c'est-à-dire celles qui occupent aujourd'hui des positions de pouvoir dans la société et dans l'appareil politique, ou qui sont en passe de les occuper. Par un partage plus inéquitable que jamais du savoir entre hommes et femmes, elles sont ainsi les meilleures héritières de la tradition patriarcale qui paradoxalement, a trouvé un renfort inattendu dans les hiérarchies produites par l'école moderne.

Fig. 7 : Masculinité par niveau d'éducation et par génération

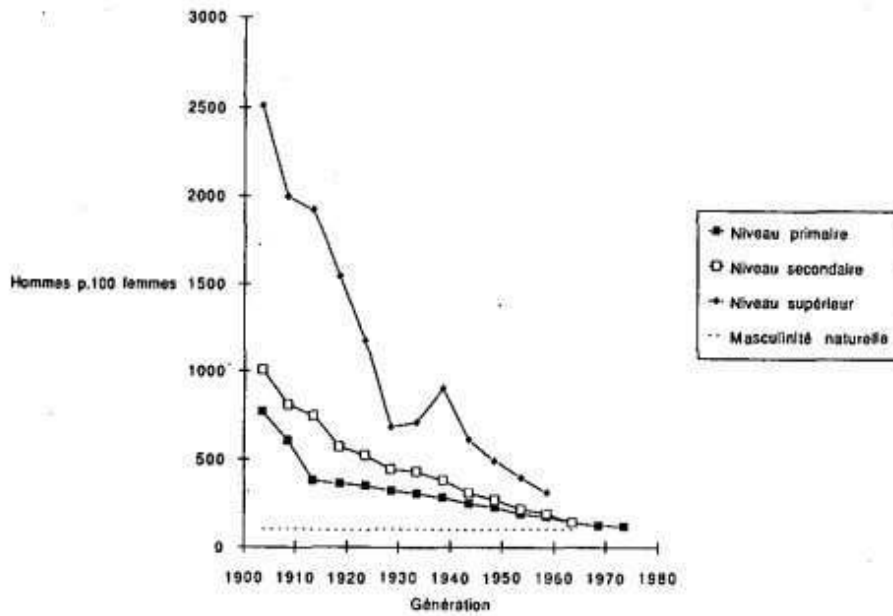
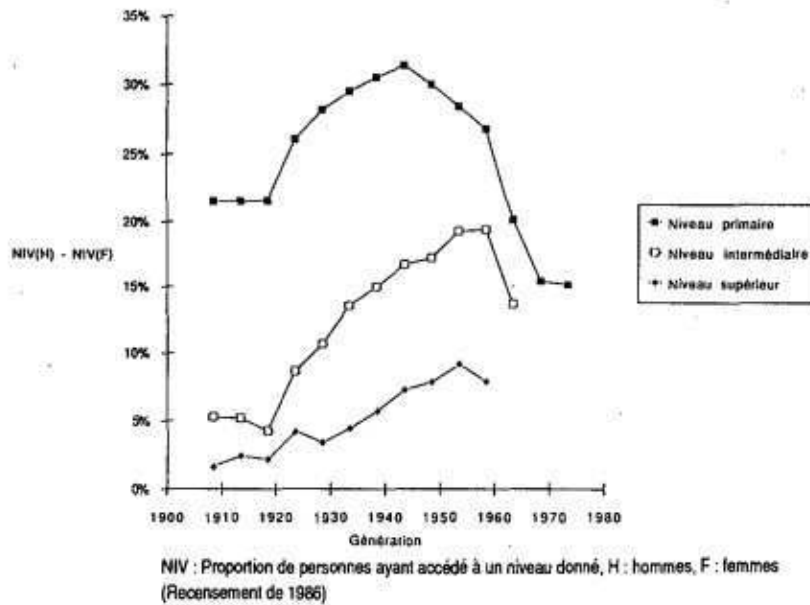


Fig. 8 :Ecart d'accès aux trois niveaux d'enseignement selon le sexe, par génération



16 La progression continue du niveau d'instruction aura produit un effet inverse sur la hiérarchie des classes d'âges. Alors que le modèle patriarcal plaçait les aînés au sommet, l'école a donné au contraire la prééminence aux jeunes, plus scolarisés que ne l'avaient été leurs pères. Parce que le processus touche à son terme, la résorption de

l'analphabétisme est exemplaire de ce renversement d'un ordre traditionnel (figure 10). Jusqu'aux générations nées vers 1920, les enfants étaient à peu près les égaux de leurs parents par l'instruction scolaire : ni les uns ni les autres, dans la grande majorité, n'en avaient reçu. Parce qu'elle bénéficia aux seuls enfants, la diffusion bientôt massive de l'école creusa une distance avec les parents, qui culmina dans les générations nées peu avant 1960 pour les hommes et quinze ans plus tard pour les femmes, avant de retomber. L'écart ne fut jamais très grand entre pères et fils (de 1 à 2 à son maximum) car, bien engagée dès le milieu du siècle dernier, l'alphabétisation masculine ne pouvait progresser que lentement. Entre mères et filles, en revanche, la rupture générationnelle aura été beaucoup plus profonde : les filles de la génération 1975 sont passées par l'école dans une proportion presque quatre fois plus élevée que leurs mères ne l'avaient fait. Mais l'on peut déjà savoir que cette rupture n'aura duré qu'un temps : lorsque les enfants d'aujourd'hui, alphabétisés dans leur très grande majorité, seront eux-mêmes parents, leurs enfants ne pourront plus les dépasser selon le critère de l'accès à l'écriture (courbes en pointillés de la figure 10). Bien sûr, l'inégalité générationnelle n'en aura pas pour autant disparu. Elle se sera simplement déplacée vers le haut pour porter sur les enseignements intermédiaire et secondaire, puis sur l'université. La coupure entre deux personnes ayant fréquenté l'école, l'une plus longtemps que l'autre, est cependant moins profonde qu'entre un analphabète et un non-analphabète. C'est ainsi que la jeunesse égyptienne franchit actuellement un point critique où, par son savoir, elle dépasse plus que jamais ses aînés, qui conservent pourtant les principales positions d'autorité dans la famille et dans la société.

La diffusion spatiale de l'école

- 17 L'instruction scolaire ne s'est pas développée partout dans le pays au même moment ni au même rythme. De même qu'elle avait renforcé, durant un temps, l'écart statutaire des sexes, sa diffusion aura pris appui sur une hiérarchie des espaces. On a communément l'idée que les régions pauvres sont non seulement pauvres, mais maintenues dans une ignorance qui renforce leur pauvreté, et qu'à l'opposé, la concentration des établissements scolaires ajoute aux privilèges des régions riches. De fait, le niveau moyen d'éducation des jeunes générations (âgées de 20-24 ans au recensement de 1986) dessine de forts contrastes, surtout chez les femmes ; le nombre moyen d'années de scolarisation des hommes s'étage de 3,3 dans la *muhâfaza* de Fayoum à 6,5 dans celle de Port-Saïd, mais celui des femmes de 1,3 (*muhâfaza* de Qena) à 6,1 (Port-Saïd). La carte de l'instruction ne présente cependant pas parfaitement le gradient que l'on attendrait, du nord au sud (carte 1, A et B). La Basse-Égypte, globalement prise, détient bien l'avantage sur la Haute-Égypte, mais avec des exceptions : à l'extrême sud, Aswan fait ainsi partie du tiers le plus instruit (hommes seulement), tandis que dans le Delta, Damiette, Beheira et Kafr al-Chaykh-, appartiennent au tiers le moins instruit.

Fig.9 : Ecart moyen du nombre d'années scolaires entre les sexes

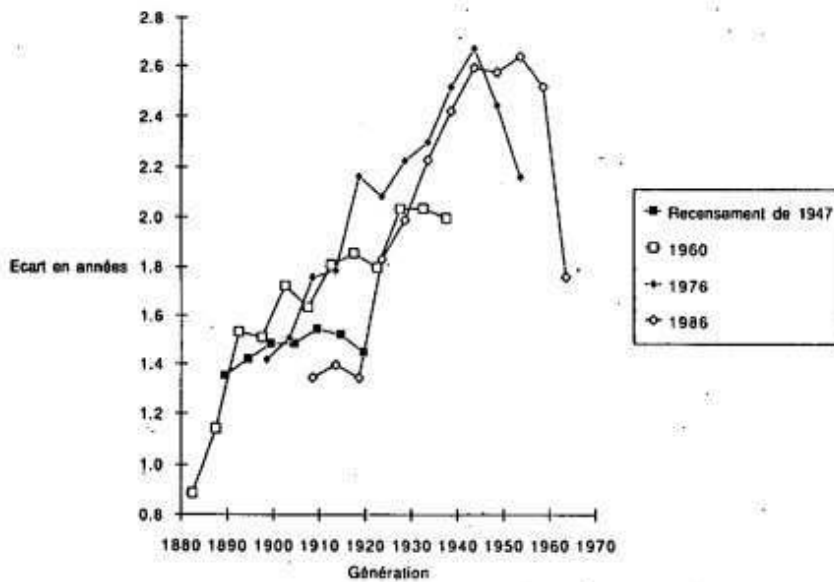
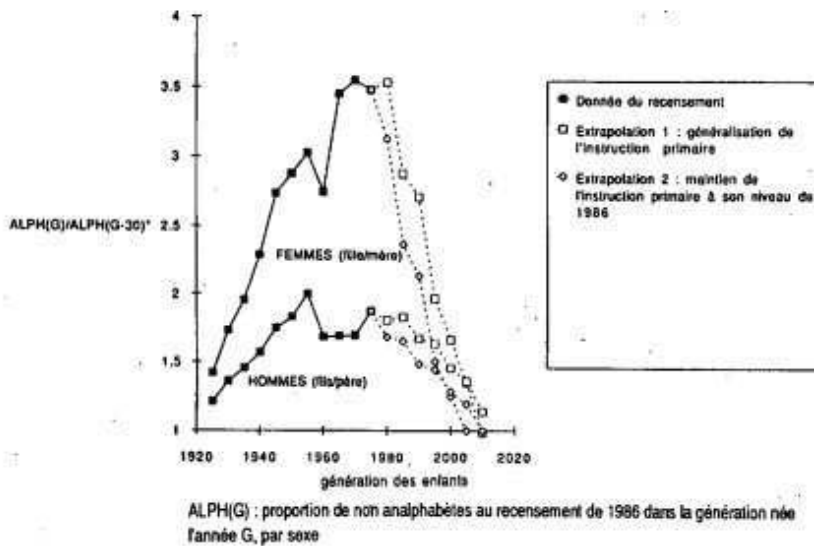


Fig.10 : Avantage dès enfants sur les parents dans l'accès à l'écriture

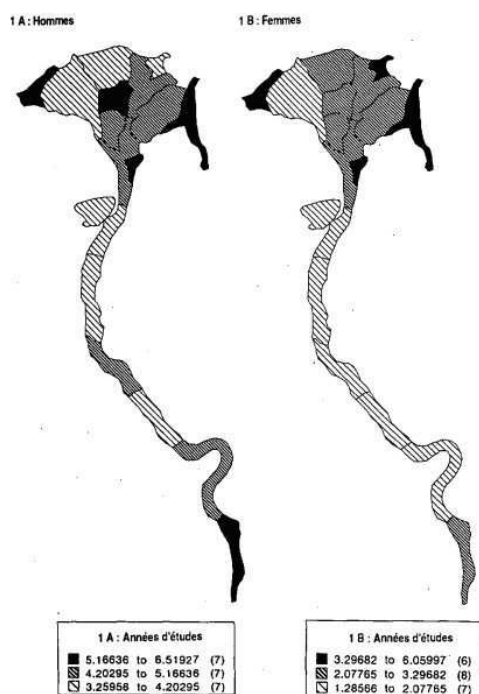


18 Les variations de la répartition des habitants entre villes et campagnes expliquent cependant en bonne partie les variations du niveau d'instruction entre les *muhâfaza*. En effet, lorsque l'on se limite aux citadins, les écarts régionaux se resserrent et l'opposition nord-sud s'estompe, notamment chez les hommes (carte 2 A). Dans les jeunes générations masculines urbaines, les deux extrêmes ne sont plus très éloignés l'un de l'autre et se situent tous deux en Basse-Égypte — le minimum à Damiette (4,7 ans) et le maximum à

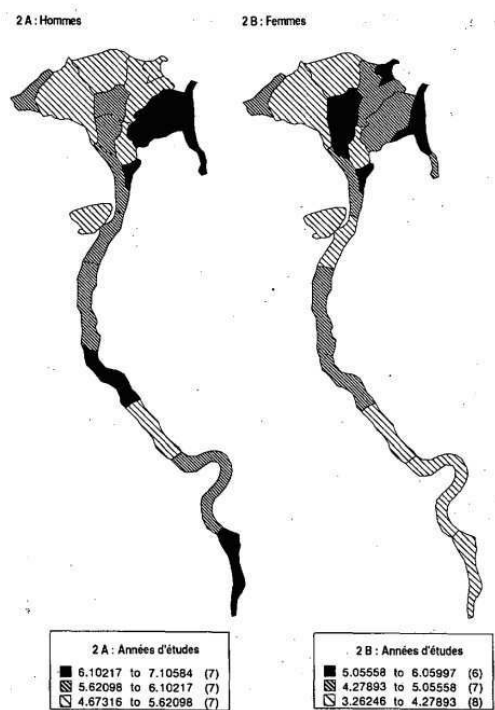
Ismâïlia (7,1 ans) ; cinq *muhâfaza* du Delta, contre deux seulement de la Vallée, appartiennent au tiers inférieur ; Assiout et Aswan se classent au contraire dans le tiers supérieur. La géographie de l'instruction féminine urbaine (carte 2 B) perd elle-même en partie ses contrastes (la fourchette allant de 3,3 ans à Qena à 6.1 ans à Port Saïd) mais conserve une régionalisation nette, le Delta réunissant les sept *muhâfaza* les plus instruites et la Vallée comptant cinq *muhâfaza* parmi les sept les moins instruites. En bref, au regard de l'instruction scolaire, il est plus important de résider en ville que d'être du nord, mais la ville n'efface totalement les particularités régionales que pour les garçons; pour les filles, les traditions familiales locales gardent encore quelques droits.

- 19 La vitesse de propagation de l'instruction scolaire, telle que la retrace le rapport de l'instruction moyenne des jeunes (20-24 ans en 1986) à celle de leurs parents (55-59 ans)⁷, révèle une convergence à l'énoncé paradoxal : les régions les plus défavorisées sont celles où les progrès sont les plus rapides: De fait, si l'on considère les *muhâfaza* dans leur globalité, milieux rural et urbain' confondus, rallongement le plus sensible de la durée de scolarisation s'enregistre là où la génération des parents avait été la moins scolarisée : toutes les régions situées au sud de Béni-Suef ainsi que Kafr al-Chaykh et Charqia (carte 3, A et B). Que l'inversion des cartes du niveau scolaire d'un côté et de la diffusion scolaire de l'autre s'atténue lorsque l'on isole les villes — la seconde ne variant plus en proportion inverse du premier (carte 4. A et B) — signifie que les villes sont désormais peu différenciées entre elles et que ce sont donc les campagnes, parce qu'elles ont la situation de départ la plus défavorisée, qui connaissent aujourd'hui les progrès les plus sensibles. En d'autres termes, un processus de double homogénéisation territoriale — entre Haute et Basse-Égypte et entre villes et campagnes — est à l'oeuvre, mais non encore achevé.

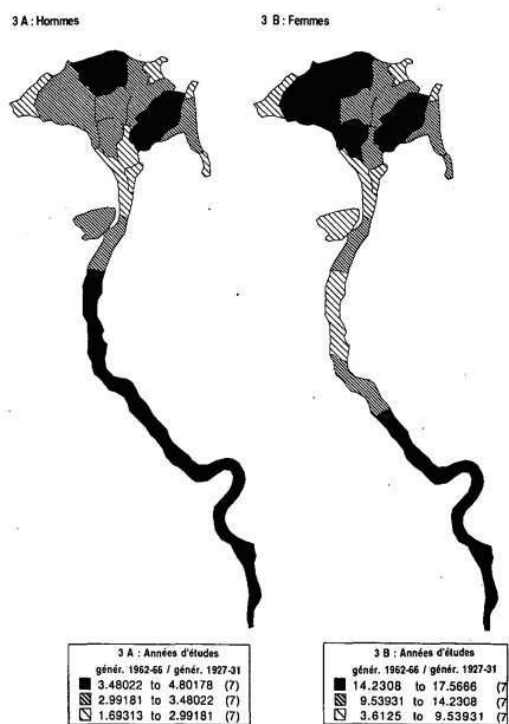
Carte 1 : Niveau d'instruction de la génération 1962-66



Carte 2 : Niveau d'instruction de la génération 1962-66. Milieu urbain



Carte 3 : Vitesse de diffusion de l'instruction



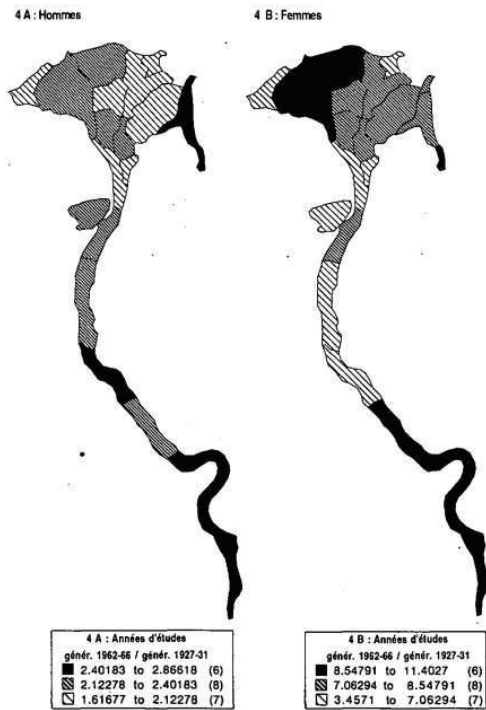
20 C'est à l'examen de la hiérarchie des sexes que l'uniformité territoriale paraît la plus lointaine. L'avantage des hommes sur les femmes, mesuré par la différence des nombres

moyens d'années d'école dans les générations 1962-66, est presque parfaitement ordonné du nord vers le sud, y compris dans la population citadine (carte 5, A et B). La Basse-Égypte, à commencer par Port-Saïd, Alexandrie et le Caire, demeure beaucoup plus égalitaire que la Haute-Égypte, où le handicap des filles atteint un maximum à Qena et Aswan. Cela signifie que les progrès de l'instruction féminine, quoique partout dans le pays beaucoup plus rapides aujourd'hui que ceux de l'instruction masculine⁸, n'ont pas encore compensé un décalage considérable dans les débuts de l'instruction féminine. Elle avait commencé au nord avant de gagner, beaucoup plus tard, le sud. En matière d'instruction scolaire, dès lors que l'on observe séparément les villes et les campagnes, l'inégalité des sexes est ainsi le seul phénomène qui donne encore quelque consistance à une géographie classique de l'Égypte, la séparant en deux au niveau du Caire.

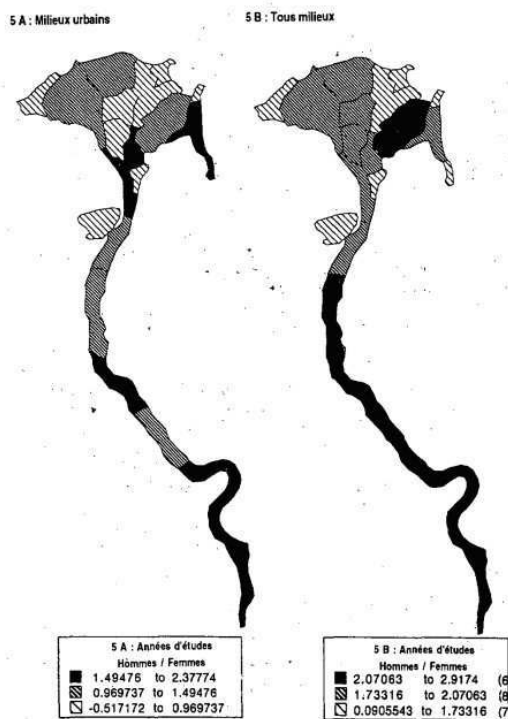
Conclusion

- 21 Décrire un phénomène dans une société particulière à un moment donné de son histoire conduit toujours à se poser la question de la spécificité. En a-t-il déjà été ainsi dans le passé de la même société ? En est-il de même dans le présent d'autres sociétés ? A la première question, on peut à coup sûr répondre non. Il y eut sans doute plus d'une période de progression des savoirs dans l'histoire de la population égyptienne, mais jamais d'une ampleur comparable à celle que produisit l'école de masse. En revanche, la popularisation de l'instruction scolaire est un phénomène mondial. Ce qui pourrait caractériser l'Égypte — mais l'étude comparative reste à faire — ce sont des modalités particulières d'exécution d'un programme désormais partagé par l'humanité entière : ancienneté et lenteur du processus chez les hommes et combinaison inverse, chez les femmes, de tardiveté et de rapidité, elles-mêmes modulées par des particularités régionales vivaces, relais assuré très tôt par un appareil universitaire au développement précoce, auront donné à la population égyptienne un profil éducationnel différent, en tout cas, de celui des autres pays arabes.

Carte 4 : Vitesse de diffusion de l'instruction. Milieu urbain



Carte 5 : Inégalité des chances devant l'instruction. Génération 1962-66



NOTES

1. En 1947, le découpage de l'âge est grossier ; de 10-14 ans (générations 1933-37) à 50-59 ans (générations 1888-97). A partir de 1960, l'âge est détaillé en groupes quinquennaux jusqu'à 70-74 ans, si bien que c'est le recensement de 1960 qui nous donne la plus grande profondeur historique, en remontant aux générations 1886-1890 : ce sont les plus anciennes dont il nous soit donné de connaître la répartition détaillée par niveau scolaire.
 2. Il n'existe pas de série temporelle longue du quotient intellectuel de la population, comme celle fournie en France par les registres de conscription.
 3. A supposer que l'école se généralise à partir de la génération t , c'est-à-dire que les générations nées avant t aient eu un taux d'analphabétisme supérieur à 0 tandis que celles nées après t aient toutes eu un taux nul, il faudra attendre le décès du dernier survivant de la génération $t-1$, c'est-à-dire environ l'année $t+100$ (si 100 ans est l'âge limite au décès) pour que le taux d'analphabétisme de la population totale soit lui-même égal à 0.
 4. C'est ce qu'indiquerait l'extrapolation vers le passé de la courbe dessinée par la proportion de non-analphabètes dans les générations masculines d'après le recensement de 1927, dont la pente est très faible.
 5. La discordance des niveaux d'alphabétisation, pour une même génération, tient d'abord à l'évolution de la définition de l'analphabétisme d'un recensement à l'autre. Elle peut tenir également à la sélectivité de la mortalité : pour peu qu'elle frappe plus jeunes les analphabètes, la proportion qu'ils représentent au sein d'une même génération donnée diminuera au fil du temps.
 6. Si l'on désigne par A , P , S et U la répartition, à un même recensement, des individus d'une génération donnée ayant dépassé l'âge de la scolarisation respectivement entre analphabètes, personnes d'éducation primaire, secondaire et universitaire, les probabilités de passage de l'enseignement primaire à l'enseignement secondaire et de celui-ci à l'enseignement universitaire sont estimées par $(S+U)/(P+S+U)$ et $U/(S+U)$ respectivement.
 7. Le rapport (instruction des générations 1962-66/instruction des générations 1927-31) est une interprétation libre de la dérivée de la fonction niveau d'instruction: il est ici donné pour chaque sexe séparément.
 8. La vitesse de diffusion de l'instruction, mesurée par le rapport du nombre moyen d'années scolaires (NMAS) dans la génération 1962-66 au NUAS dans la génération 1927-31 (cane 3 A et B) varie, pour les hommes, dans une fourchette de 1,7 (le Caire) à 4.8 (Qena) et, pour les femmes de 3,6 (le Caire) à 17.6 (Kafr al-Chaykh).
-

INDEX

Mots-clés : enseignement, éducation, statistiques, histoire, recensement

AUTEUR

PHILIPPE FARGUES

Cedej